

présences du cinéma

notes festivalières

Pordenone 2022
41° Giornate del
cinema muto
 1-9 octobre 2022

LE COVID-19 DÉCLINANT, le festival de Pordenone a enfin retrouvé une programmation en présentiel (avec une sélection en ligne et, quelques semaines plus tard, la reprise de quelques titres à la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé, à Paris).

Outre l'hommage à Norma Talmadge (lire n° 742, p. 76), Jay Weissberg, le directeur des Journées du cinéma muet, proposait le cycle « Ruritania » consacré aux royaumes imaginaires d'Europe centrale dont le modèle fut popularisé par la Ruritanie du *Prisonnier de Zenda*, roman d'Anthony Hope adapté à Hollywood par Edwin S. Porter (1913), avant les versions parlantes de John Cromwell (1937), puis de Richard Thorpe (1952). Royauté décadente, complots, échange d'identités et romance contrariée sont au cœur de récits qui opposent un monde d'opérette à une modernité souvent anglo-américaine. Une fréquente variation est celle d'un ou d'une protagoniste aristocrate qui échappe aux contraintes protocolaires de son pays pour découvrir incognito la liberté et les plaisirs d'une société plus démocratique, avant de retourner à sa patrie d'origine :



Three Weeks d'Alan Crosland
(Aileen Pringle, Conrad Nagel)

Manolescu de Victor Tourjanski
(Ivan Mosjoukine, Brigitte Helm)



Norma Talmadge dans *Graustark* (Dimitri Buchowetzki, 1925), Hans Junkermann dans la pétillante coproduction germano-suédoise *Hans Kungl. Höghet Shinglar / Majestät Schneidet Bubiköpfe* (« Sa Majesté le barbier », Ragnar Hyltén-Cavallius, 1928), Mady Christians dans *The Runaway Princess* (Anthony Asquith, 1929). Le mélange de comédie, de film de cape et d'épée et de mélodrame en costumes donne lieu à de belles démonstrations de splendeur formelle dans l'opératique *Three Weeks* (1924) : au sein de décors au gigantisme stupéfiant, le réalisateur Alan Crosland met en scène une héroïne transgressive (Aileen Pringle), reine d'opérette dont l'idylle torride avec un jeune Anglais (Conrad Nagel) lui permet d'assurer une descendance et donc une succession au trône.

Comme de coutume, les accompagnements musicaux de chaque séance constituaient une part importante du plaisir procuré par ces séances au Teatro Verdi. Accompagnant une nouvelle restauration (plus complète) de *Nanook l'esquimau* (*Nanook of the North*, 1922) de Robert Flaherty, Gabriel Thibaudau a offert aux festivaliers, une composition créée il y a vingt ans et qui incluait de manière très intéressante deux chanteuses inuites interprétant des œuvres traditionnelles. La partition donnait encore plus de puissance aux images du cinéaste car, comme Gabriel Thibaudau le disait : « Nous au Québec, les températures de moins quarante degrés, on connaît ça ! » Seul au piano, John Sweeney soutenait *La Dixième Symphonie* (1918) d'Abel Gance, et avait composé pour la

partie centrale une véritable œuvre beethovenienne, en accord avec l'inspiration musicale du récit mis en scène par Abel Gance avec ses fulgurances habituelles, ses éclats de mauvais goût outrancier et son souffle indéniable. Günter Buchwald, autre habitué de Pordenone, composait pour *La Pluie* (*Regen*, 1929) une partition sensible en contrepoint des images poétiques de Joris Ivens avant que celui-ci ne s'intéresse à des sujets plus politiques. En revanche, la partition « hispanisante » du jeune Mexicain José María Serralde Ruiz pour *L'Inconnu* (*The Unknown*, 1927) de Tod Browning s'avérait discutable, mais la réception de ce chef-d'œuvre n'en a pas été affectée en raison de sa force dramatique inaltérable. Parmi les découvertes de cette édition, quelques films restaurés nous plongeaient dans des univers peu explorés : une ample saga islandaise sur la rivalité de deux frères, interprétée et réalisée dans de sublimes paysages par le Danois Gunnar Sommerfeldt, *Borgslægtens historie* (« La Saga de la famille de Borg », 1920) ; un mélodrame montagnard polonais tourné en de beaux extérieurs enneigés, *Bialy ślad* (« La Piste blanche », Adam Krzeptowski, 1932) ; le grand roman national lituanien *Laiplėsis* (« Le Tueur d'ours », Aleksandrs Rusteikis, 1930), qui mêle un récit mythique de type Nibelungen à l'histoire récente du pays, des images d'archives alternant avec de magnifiques décors stylisés... Dans les raretés hollywoodiennes, *Up in Mabel's Room* (E. Mason Hopper, 1926) est une brillante comédie entre *slapstick* et *screwball* où pétille Marie Prevost, tandis que *Just Around the Corner* (1921),

notes festivières

intéressante réalisation de la grande scénariste Frances Marion, se distingue par son réalisme social proche de Dickens et un emploi inattendu de décors naturels new-yorkais. Enfin, un des clous du festival fut la nouvelle restauration de *Manolescu* (1929), éblouissante réussite de Victor Tourjanski conjuguant panache formel avant-gardiste et narration feuilletonesque, où brille le charismatique Ivan Mosjoukine en escroc style Arsène Lupin, partagé entre deux femmes, la fatale Brigitte Helm (dans de somptueuses toilettes de René Hubert) et la douce Dita Parlo (l'infirmière bienveillante).

Réalisé en 2021, *Italia, le feu, la cendre*, de Céline Gailleurd et Olivier Boher livre une fine analyse documentaire du cinéma des divas, dont un des mérites est de présenter des images rarissimes du 7^e art transalpin.

Hubert Niogret et Yann Tobin
